

Hervé Cariou



Cymria

La fraternité entre
Gallois et Bretons

Cymria

La fraternité entre Gallois et Bretons



Illustration de l'auteur

Hervé Cariou

Cymria : La fraternité entre Gallois et Bretons

Licence : Attribution 4.0 International ([CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/))

Autoéditeur : carioulibrairie.wordpress.com

Publication : 2024 | première édition

Du même auteur :

1. **Scythia** : L'étonnante Histoire de l'antique Irlande
2. **Brittia** : L'Histoire méconnue des Bretons
3. **Keltia** : L'étrange Histoire des Celtes
4. **Nâga** : L'Histoire de la population nâga
5. **Maya** : L'Histoire de la population maya
6. **Luzia** : L'Histoire ancienne du Nouveau Continent
7. **Gaia** : La Préhistoire revisitée
8. **Koya** : Les indices de la "généohistoire"
9. **Sela** : Des témoignages historiques surréels
10. **Troia** : L'Histoire de la Nouvelle-Troie
11. **India** : Les origines de l'Inde
12. **Namaka** : Les origines des peuples *antiques*
13. **Europa** : Les origines des Européens
14. **Brittia II** : Du Kalimantan à la Bretagne
15. **NRYN** : L'origine inconnue de notre humanité
16. **Scythia**: The Amazing Origins of Ancient Ireland
17. **Ibéria** : L'énigme proto-ibère
18. **Furia** : Les deux guerres mondiales décodées
19. **Tè Ra** : Quand l'Histoire dépasse la fiction
20. **Origins of the Celts** (sous le pseudonyme Cryfris Llydaweg)
21. **Futura** : Le futur proche décodé
22. **Edda** : Le "space opera" norrois
23. **Atlantia** : L'énigme proto-atlante
24. **Nysa** : La première conquête
25. **Druidéa** : Des origines insolites de la culture celte
26. **Amunet** : Des origines obscures de l'Égypte antique
27. **Ēlāhā** : Evolution ou évolution créative ? (2025)
28. **Bellone** : La rivalité protohistorique entre la Grèce et l'Inde
29. **Dacia** : Des origines inattendues des Daces
30. **Liguria** : L'origine des Ligures enfin connue ?
31. **Cymria** : La fraternité entre Gallois et Bretons

Autres essais :

- Napoléon B. L'interview

- de Mirepoix. L'interview
- Europe antique. Un glossaire
- Ancient Europe. A glossary
- Leabar Gabala. La suite
- J. Churchward. Un glossaire
- Anna Vreizh. L'interview

Introduction

On commence par citer un [article](#) de Wikipédia :

L'identité nationale galloise émerge auprès d'une partie des Britto-Romains après la fin de la présence romaine en Grande-Bretagne, au Ve siècle.

L'identité nationale ? Oui. L'identité historique ? On reste loin du compte et cet essai propose de mettre en lumière une antériorité d'un millénaire avant la fin de cette présence romaine et ainsi, le lien avec l'identité bretonne.

Des Cymry



Le logo de TrawsCymru, un réseau de bus longue distance au pays de Galles. Cymru se prononce « keumri » avec parfois un b discret : keum(b)ri.

Les Gallois actuels nomment leur pays *Cymru* et se désignent sous le nom de *Cymry*. Ils s'expriment encore dans leur langue traditionnelle, le *cymraeg*. Ces différents termes puiseraient leur étymologie dans le brittonique *combrogî*. Ce dernier désigne les « compatriotes » ou les « compagnons de route ».

Son utilisation remonterait à l'époque post-romaine (après l'arrivée des premiers Anglo-Saxons). Elle s'étendait au pays de Galles actuel, au nord de l'Angleterre et au sud de l'Écosse (l'*Yr Hen Ogledd* dit le Vieux Nord). En résumé, ces trois régions abritaient à cette époque une population qui se différenciait au moins sur le plan linguistique.

On pourrait lier les Cymry aux *Cimbri* (ou *Kymris*), les Cimbres de l'Antiquité. Officiellement, ces derniers viennent de Germanie ou du Jutland (Danemark actuel). Le lien entre ces Cimbres et les *Kimmérioi* (Cimmériens) de la mer Noire se défend également. Cela dit, tout sépare les Cymry et les *Cimbri* : la langue, la tradition, la culture, etc. Enfin, la terminologie Cymry reste bien plus récente que celle des *Cimbri* (antérieure de sept siècles).

De la migration initiale



Portrait d'Owen Jones issu de la collection de portraits gallois de la Llyfrgell Genedlaethol Cymru (Bibliothèque nationale du pays de Galles)

Owen (Owain) Jones naquit dans le comté de Denbighshire (pays de Galles). Au milieu des années 1760, il s'installe à Londres. Il étudiait la littérature galloise dès l'enfance et collectionnait d'anciens manuscrits. Assisté par le barde Edward Williams de Glamorgan et l'antiquaire William Owen Pughe, il publie le [*Myvyrian Archaeology of Wales*](#) en 3 volumes (1801-1807), une compilation de manuscrits datés du 5^e au 14^e siècle.

Ces manuscrits furent déposés à la British Library de Londres. Jones cofonda la [*Gwyneddigion Society*](#) de Londres en 1770 pour encourager l'étude de la littérature galloise. Il meurt en 1814 dans ses locaux sur Upper Thames Street (Londres). L'antiquaire William Owen Pughe (célèbre à son époque) s'avéra être un faussaire. Cela dit, sa contribution à la compilation des manuscrits de Jones provenait de sa collection personnelle qui, elle, demeurerait authentique.

Ces manuscrits décrivent notamment un personnage central : Hu Gadarn. Ils le désignent comme le « premier » chef des Cymry. Sous sa houlette, ils débarquèrent en *Prydein* (Grande-Bretagne actuelle). Ils venaient du « Pays de l'été » et plus précisément de *Deffrobani*. Auparavant, ils traversèrent la mer *Tawch*. Après leur débarquement, ils s'installèrent en *Llydaw*. D'autres chefs accompagnaient Hu Gadarn : **Prydein** ab Aedd Mawr et Dyvnwal Moelmud.

Prydein désignait en gallois la Grande-Bretagne. Son étymologie peut donc référer au nom d'un des chefs fondateurs de la culture galloise. Concernant celle de *Deffrobani*, on trouve des propositions dans des textes médiévaux et modernes mais rien de probant. On retiendra tout de même celle qui propose la *Taprobana* de la Grèce antique. À l'époque d'Alexandre le Grand (envahisseur de la vallée de l'Indus, entre autres), des Grecs désignaient le Sri Lanka (sic) sous ce nom. Enfin, le *Llydaw* existe toujours et désigne un lac naturel du pays de Galles.

Les manuscrits de Jones soulignent l'existence de trois tribus distinctes chez ces nouveaux migrants. Elles se distinguaient par leur refus de guerroyer pour s'approprier des terres. Elles ne pratiquaient pas l'agriculture (?). Hu Gadarn en personne instruisit sa population dans ce domaine car son expérience remontait au « Pays de l'été ». Dans la même veine, un certain Coll, fils de Colvrewi, importa du blé tendre et de l'orge et un certain Elldud Varchawc développa le charriage en utilisant les bœufs « cornus » d'Hu Gadarn.

On peut rappeler qu'il y a 5000 ans, en Europe, les communautés agricoles s'étendaient de la côte espagnole à l'Angleterre et à la Scandinavie et qu'elles occupaient déjà (largement) la partie centrale du continent. Dans ce cas, comment des immigrants britanniques supposément européens ignorent-ils l'agriculture ?

Nous ouvrons une parenthèse sur le fait que beaucoup d'universitaires considèrent les traditions orales antiques comme des fadaises. Or, sans l'écriture, les anciennes populations tentaient malgré tout de préserver leur mémoire collective. Cela dit, des orateurs antiques qui portaient (mémorisaient) ces traditions modifièrent (voire ajoutèrent) des événements pour des raisons politiques, religieuses, etc. En clair, nous ne jetterons pas le bébé avec l'eau du bain.

Dans ces manuscrits, ces Cymry ne cessent de nous étonner. Par exemple, ils n'entretenaient ni système de lois, ni coutume (?), ni tradition orale. De ce fait, ils inaugurèrent une tradition sous la forme de chants. On connaît le nom des trois premiers « compositeurs » : Hu Gadarn (encore), Tydain et Gwyddon Ganhebon.

Comme une migration vers la Grande-Bretagne exigeait une capacité à naviguer en haute mer, on peut se poser une question. Comment une population si dénuée sur le plan des traditions peut-elle maîtriser à ce point la navigation maritime ? À

l'époque, seules des populations insulaires (ou presque) atteignaient cette maîtrise. Enfin, de quelle « époque » parle-t-on au juste ?

De la première mention

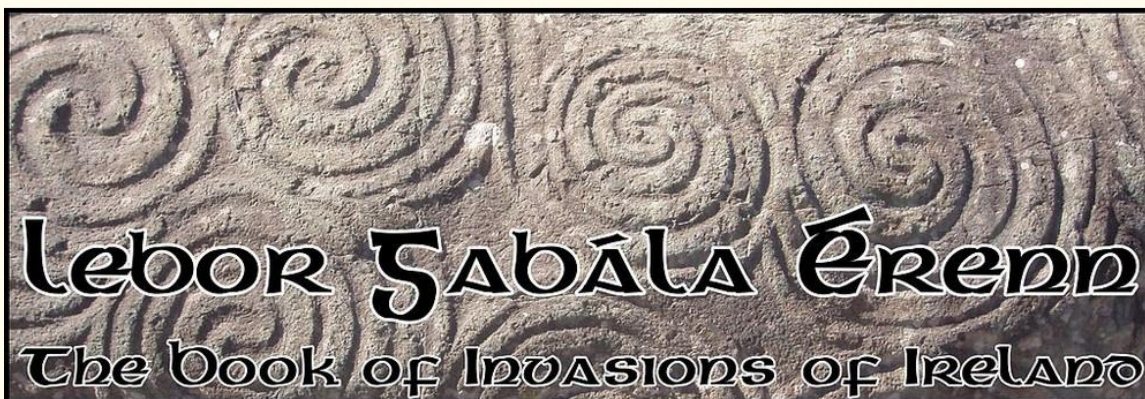


Photo de la Kerbstone 1 (K1), sur le site de Newgrange dans le comté de Meath, en Irlande | Auteur : John37309 | [CC BY-SA 4.0](#)

Quel texte mentionne en premier ces Cymry hors la compilation de Jones qui regroupe des transcriptions de traditions orales ?

Nous proposons le *Lebor Gabála Éirenn* irlandais, lui-même un regroupement de transcriptions. Nous utiliserons la traduction d'Henri Lizeray (auteur français, 1844-1905) publiée en 1884 sous le titre [*Leabar gabala, Livre des invasions de l'Irlande*](#). On peut interpréter les « invasions » au sens colonisations du terme. Nous citerons un passage :

Criomtan du Clair-Bouclier leur raconta ses malheurs, et un remède lui fut indiqué par le druide des Cruitnéacs, pour le temps où il serait en guerre avec les peuples de Fidga, dans les forêts ; c'était un peuple de Bretons qui étaient continuellement en engagement de bataille avec Criomtan.

Criomtan demeure un héros de la tradition irlandaise. Lizeray traduit directement du gaélique : *Bretons* s'interprète donc au sens « Britanniques » du terme car **la Bretagne antique désignait la Grande-Bretagne actuelle**. Notre analyse du récit irlandais situe ces événements au 4^e siècle avant notre ère. Or, cette

population dite *Fidga* reste inconnue du géographe grec Ptolémée. On peut rappeler que ce dernier visita les îles britanniques au 2^e siècle, soit cinq siècles plus tard.

Pour revenir à la citation, pourquoi Criomtan demande-t-il l'assistance du « druide des Cruitnéacs » ? Le texte donne la réponse :

Tous ceux qui étaient blessés par les épées des Bretons mouraient bientôt à cause de l'empoisonnement des armes.

Concernant l'histoire des poisons, nous citons un [article](#) de Wikipédia :

Le poison a été découvert dans l'antiquité et a été utilisé par les tribus et les civilisations anciennes comme outil de chasse pour accélérer et assurer la mort de leurs proies ou de leurs ennemis. Cet usage du poison s'est développé et bon nombre de ces peuples de l'antiquité ont commencé à fabriquer des armes spécifiquement conçues pour l'usage du poison.

Une chose reste certaine : les Irlandais de l'antiquité ignoraient cet usage. Un autre élément attire l'attention : au départ, on utilisait le poison comme outil de chasse. On rappelle que la population d'Hu Gadarn ne pratiquait pas l'agriculture.

Il reste à expliquer leur maîtrise maritime et linguistique. Les manuscrits regroupés par Jones ne permettent pas de relier les Cymry à la [culture des tumulus](#) (kourgane). Ensuite, leur langue reste éloignée de la famille des langues indo-européennes du continent (européen). Nous pencherions pour une hypothèse : une île (ou un archipel). Cela pourrait expliquer le vide traditionnel et agricole.

Par contre, cela n'explique pas la particularité de leur langue **indo**-européenne. Dans « indo », il y a Inde. L'argument maritime selon lequel on doit contourner l'Afrique pour rallier les côtes de l'Atlantique en provenance de l'océan Indien ne tient pas. Au moins un récit (le *Lebor Gabála Érenn* en l'occurrence) évoque un passage encore navigable entre la mer Rouge et la Méditerranée à une époque reculée.

De l'antiquité



Ptolémée avec un modèle de sphère armillaire | Peinture du 15e

Que sait-on des descendants de la population d'Hu Gadarn entre les Fidga du 4e siècle avant notre ère et les Cymry du début du 5e siècle (suite au départ des Romains) ? Rien : pendant huit siècles, ils disparaissent. Nous allons donc nous intéresser au recensement des populations de Ptolémée.

Dans notre essai *Brittia*, nous identifions des populations candidates à la « fédération » Cymry. On peut les rappeler : [Decantae](#), [Deceangi](#), [Iceni](#), [Ordovices](#), [Demetae](#), [Silures](#), [Dobunni](#) et [Trinovantes](#). Pour chacune d'entre elles, nous citerons l'article concerné dans Wikipédia. Si l'article francophone reste indisponible, nous traduisons librement.

*Les **Decantae** étaient un peuple de l'ancienne Grande-Bretagne, dont on ne connaît qu'une seule mention par le géographe Ptolémée vers 150. D'après sa description générale et l'emplacement approximatif de leurs voisins, leur territoire s'étendait le long de la côte occidentale du Moray Firth, dans la région du Cromarty Firth. Ptolémée ne leur attribue pas de ville ou de lieu principal. Le nom se base soit sur la racine celtique *deko —, qui signifie « bon » ou « le meilleur », soit sur *dekan —, qui signifie « dix ». Il y avait des peuples portant des noms*

similaires au Pays de **Galles**, les *Deceangli*, et en Ligurie, les *Deciates*, ainsi qu'un nom de personne gaulois *Decantilla*.

Les **Deceangli** ou *Deceangi* étaient un peuple celte brittonique de l'île de Bretagne avant l'invasion romaine. Si l'étendue de leur territoire n'est pas connue avec exactitude, on sait qu'il recouvrait au moins les comtés actuels du *Flintshire* et du *Denbighshire* au nord-est du pays de **Galles** actuel, et devait s'étendre plus à l'ouest. Ils avaient pour voisins les *Ordovices* et les *Cornovii*. Le nom « *Deceangli* » s'est probablement conservé dans le nom gallois de « *Tegeingl* », le cantref (« 100 hameaux », une division territoriale galloise) qui couvrait la majeure partie du *Flintshire* moderne.

Les **Iceni** ou *Icènes* étaient un peuple brittonique présent dans la région qui est aujourd'hui le *Norfolk* et le *Suffolk* au nord-est de la Grande-Bretagne, entre le ier siècle av. J.-C. et le ier siècle apr. J.-C. La signification du nom *Iceni* (latin : *Icēnī*) est incertaine. Dans son traité de 1658 *Hydriotaphia, or Urn Burials*, le polymathe anglais *Thomas Browne* affirme que les *Iceni* ont obtenu leur nom de l'*Iken*, l'ancien nom de la rivière *Ouse*, d'où les *Iceni* seraient originaires. *Robert Henry* (1771) fait référence à une dénomination suggérée à partir du mot brittonique *ychen* signifiant bœuf. *Ych* (s.) et *Ychen* (pl.) sont encore utilisés dans le **gallois** moderne.

Les **Ordovices** étaient un puissant peuple celte brittonique de l'île de Bretagne (actuelle Grande-Bretagne), avant l'occupation romaine. Ils nous sont notamment connus par les textes de *Tacite* (*La vie d'Agricola*) et *Ptolémée* (*Géographie*). Leur territoire était situé dans l'actuelle région du Pays de **Galles** entre celui des *Silures* et des *Démétiens* au sud, des *Cornoviens* à l'est et celui des *Décéangliens* et des *Ganganes* au nord. L'île de *Mona* (*Anglesey*) hébergeait alors un important sanctuaire druidique (voir aussi *Nemeton*). L'étymologie de l'ethnonyme vient de **Ordo-vic-es* : « ceux qui combattent avec une masse » ou « à la massue » (ord en irlandais, *gordd* en gallois, *horz* en breton, *gourdin* en français).

À propos de l'étymologie, nous pencherions plutôt pour l'irlandais *ord* que pour le gallois *gordd* (et donc pour une origine irlandaise de la population). Enfin, le *Lebor Gabála Éirenn* irlandais souligne le poids du druidisme dans les sociétés gaéliques.

*Les **Demetae** étaient l'un des peuples celtes brittoniques de l'île de Bretagne. Ils étaient situés dans l'actuel comté de Dyfed (le Pembrokeshire et Carmarthenshire du Pays de **Galles**), qui doit son nom au royaume de Dyfed, dont le nom provient du peuple des Demetae (Demetia). Selon l'archéologue Venceslas Kruta, leur territoire présente de nombreux sites fortifiés à l'Âge du fer. Leur capitale, Moridunum, est devenue Carmarthen. Ce peuple n'était pas un peuple guerrier, et il ne résista pas aux armées romaines, comme les Silures et les Ordovices.*

On retrouve chez ces Demetae la tradition pacifique de la population du « patriarce » Hu Gadarn.

*Les **Silures** étaient un peuple de l'île de Bretagne, dans le sud de l'actuel Pays de Galles, occupant les régions de Gwent, Brecon, et Morgannwg. Ils avaient pour voisins les Ordovices et les Demetae. Leur habitat se composait de petites forteresses. L'historien romain Tacite, dans sa Vie d'Agricola, les décrit comme « bruns de peau, à la chevelure noire et bouclée », différents physiquement du reste des Bretons, et en fait un peuple ibère originaire de la péninsule Ibérique, ce qui met en doute leur appartenance (du moins initiale) aux Celtes.*

La présence sur le sol britannique de Proto-Espagnols reste peu banale mais crédible car liée à la [route de l'étain](#) (en partie maritime) durant l'Antiquité. On peut donc retirer ces Silures de notre liste.

*Les **Dobunni** étaient un peuple celte brittonique résidant dans l'ouest et le sud-ouest de l'île de Bretagne (actuelle Grande-Bretagne), avant l'occupation romaine. Ils nous sont notamment connus par les textes de Ptolémée. Le territoire des Dobunni était situé entre le canal de Bristol et la Severn sur les actuels comtés*

du Somerset, du Gloucestershire, de l'Avon du Worcestershire. L'archéologie révèle d'importantes traces de fortifications dont celle de Minchinhampton qui s'étend sur 240 hectares. Leur capitale semble avoir été le site de Bagendon, près de Cirencester, connu sous le nom romain de « Corinium Dobunnorum ». Ils avaient pour voisins principaux les Silures à l'ouest, les Cornovii au nord, les Catuvellauni à l'est et les Atrebates au sud. Leur économie était basée sur l'agriculture et l'artisanat.

À l'image des Demetae, ils ne pratiquaient pas la guerre (source : l'[article](#) en anglais).

*Les **Trinovantes** (ou Trinobantes) est l'un des peuples bretons les plus puissants de la protohistoire de la Grande-Bretagne, avant l'occupation romaine. Ils nous sont connus par plusieurs sources littéraires : Jules César (Commentaires sur la Guerre des Gaules), Auguste (Res Gestae Divi Augusti), Tacite (Annales) et, beaucoup plus tardivement, par les compilations de Geoffroy de Monmouth (Historia Regum Britanniae). Leur territoire se situait au nord de l'estuaire de la Tamise, dans les actuels comtés d'Essex et du Suffolk. Leur capitale Camulodunon se situait sur le lieu de l'actuelle ville de Colchester, une des localisations supposées de Camelot. Ils avaient pour voisins les Icènes au nord, les Catuvellauni à l'ouest et les Cantiaci au sud.*

Toutes nos tentatives de rattacher ces Trinovantes à la tradition galloise échouent. Pour cette raison, notre essai *Troia* s'intéressa à cette population.

Cinq candidats demeurent : Decantae, Deceangi, Iceni, Demetae et Dobunni. À ce sujet, on ne connaît qu'un seul auteur qui participa à la migration de Gallois vers l'Armorique (actuelle Bretagne) : Guénolé de Landévennec. On lui devrait (possiblement) la rédaction initiale du [Cartulaire de l'abbaye de Landévennec](#), maintes fois revues et corrigées par des copistes médiévaux. On le cite lorsqu'il évoque la situation politique du pays de Galles, son probable pays d'origine (en latin à défaut de traduction publiée).

*Normannumque gazis, redimitus tempora mitra,
Detractis fulget, cunctisque potentior, ipsa*

Barbara prostrate gentis post bella inimicae.

Jam tunc, quinque ducum truncato vertice, cyulis

Cum totidem, claret centenis victor in armis.

Il précise donc que son pays comptait **cinq** chefs privés de « sommet ». Cela peut s'expliquer par un autre passage :

Interea ad regem volitabat fama Gradlonum,

Celsi qui summa tenuisset culmina sceptri

Occidue partis, moderator Cornubiorum :

Magnum cui suberat protracto limite regnum,

Cet extrait ajoute que le prestige de Gradlon (expatrié) parvenait jusqu'aux oreilles du « modérateur » de la Cornouaille britannique.

On résume notre hypothèse. Les cinq chefs gallois ne pratiquaient pas la guerre. Cette règle pouvait souffrir des exceptions. On pense à la fameuse Boudicca (Boadicée), chef des Icenii. Cela dit, le [dux](#) de Cornouaille préférait leur assigner un modérateur (de nos jours, on utiliserait le terme gouverneur). Nous venons donc d'établir un lien entre trois tribus antiques et cinq chefs du haut Moyen Âge.

À propos de ce *dux* cornouaillais, il conseilla celui qui chassa de Grande-Bretagne les Romains : le semi-légendaire [Eudaf Hen](#). Le neveu de ce dernier, Conan Mériadec, reste plus connu.

Du haut Moyen Âge



Église St Guénolé (St. Winwaloe), Gunwalloe, Cornouaille britannique

Pourquoi les cinq *ducum* évoqués par Guénolé se fédérèrent-ils sous le nom de Cymry (« compatriotes »)? Rome partit, le danger revient : Frisons, Danois, Saxons, etc.

On cite l'[article](#) sur le pays de Galles de Wikipédia :

*Dans la tradition galloise médiévale, la fin de la présence romaine dans la région est attribuée à l'usurpateur Magnus **Maximus**, qui emmène avec lui ses légions en 383 lorsqu'il revendique le trône impérial. Sous le nom de Macsen Wledig, il figure comme ancêtre de plusieurs lignées royales galloises. Même après cette date, la culture romaine persiste un certain temps dans certaines régions. Venta Silurum reste occupée au moins jusqu'au milieu du Ve siècle et pourrait avoir eu son propre évêque.*

Le pays s'accroche donc à la culture romaine au point que [Venta Silurum](#) resta occupée après le départ des légions. On parle de l'actuelle Caerwent au pays de Galles. Or, à l'époque, elle se situait sur le territoire des Silures, une communauté ibère impliquée dans la route de l'étain (un métal crucial pour Rome).

Au haut Moyen Âge, l'Angleterre est progressivement occupée par des peuples germaniques regroupés a posteriori sous l'appellation d'Anglo-Saxons. Le territoire du pays de Galles est alors divisé en une série de petits royaumes aux origines nébuleuses, parmi lesquels le Gwynedd, le Powys, le Gwent, le Glywysing, le Seisyllwg ou encore le Dyfed. Ce dernier a une histoire particulière : il a été fondé par les Déisi, un peuple venu d'Irlande vers le début du Ve siècle.

On connaît le nom de **cinq** petits royaumes aux origines « nébuleuses ». Un sixième, tardif et d'origine irlandaise, se fonda dans le décor.

La frontière entre l'Angleterre et le pays de Galles est matérialisée à cette époque par une série d'ouvrages défensifs en terre, la digue de Wat et surtout la digue d'Offa, qui s'étend sur près de 250 kilomètres. Elle doit son nom au puissant roi anglo-saxon Offa de Mercie (757-796), traditionnellement considéré comme responsable de son édification.

De toute évidence, le souverain de Mercie se méfiait de ces petits royaumes, situés à l'ouest de ses frontières.

*Les trois grandes dynasties galloises du Moyen Âge sont issues des enfants de **Rhodri** le Grand, qui règne sur le Gwynedd, le Powys et le Seisyllwg jusqu'à sa mort en 877 ou 878 : la maison d'Aberffraw (Gwynedd), la maison de Mathrafal (Powys) et la maison de Dinefwr (Seisyllwg).*

*Rhodri Mawr ap Merfyn dit le Grand (Roderick the Great en anglais, Rhodri Mawr en gallois), né vers 820 et mort en 878, fut roi de Gwynedd (844-878), du Powys (855-878) et de Seisyllwg (871-878), il régna ainsi sur presque tout ce qui correspond au pays de Galles actuel. Rhodri par son père Merfyn Frych serait selon les Généalogies du Jesus College MS. 20 un descendant de « Maxen Wledic » c'est-à-dire l'usurpateur Magnus **Maximus** et de la lignée des rois de l'île de Man :*

Si l'on prend les *Généalogies* au pied de la lettre, toutes les lignées dynastiques galloises descendent d'un Romain : Magnus Maximus. Cet usurpateur dirigea tout de même l'empire romain pendant cinq ans (383-388).

Après la conquête normande de l'Angleterre en 1066, Guillaume le Conquérant confie les régions frontalières du pays de Galles à une série de barons. Les marches galloises deviennent une zone de contacts et d'affrontements entre Anglo-Normands et Gallois, dont les seigneurs bénéficient d'une relative indépendance vis-à-vis de la monarchie anglaise.

En 1216, les divers seigneurs gallois reconnaissent la suzeraineté du prince de Gwynedd Llywelyn le Grand. Son petit-fils Llywelyn ap Gruffudd est reconnu comme prince de Galles par le roi anglais Henri III en vertu du traité de Montgomery, en 1267. Les relations houleuses entre Llywelyn et le successeur d'Henri, Édouard Ier, débouchent sur une invasion anglaise en 1277. Vaincu, le prince de Galles doit accepter le traité d'Aberconwy, qui réduit significativement son domaine. Une deuxième campagne anglaise, en 1282-1283, se solde par une défaite galloise décisive à la bataille d'Orewin Bridge, durant laquelle Llywelyn trouve la mort.

Les descendants de Maximus mordent la poussière pour la première fois et le coût s'avère élevé : la perte de l'indépendance.

D'Arthur Pendragon



Photographie prise dans la cathédrale de Llandaf, Cardiff. Arthur de retour de la bataille de Mont Badon | Auteur : Llywelyn2000 | [CC BY-SA 4.0](#)

Nous quittons provisoirement le terrain de l'Histoire pour nous aventurer sur celui de la légende. Arthur Pendragon (tête de dragon), ou roi Arthur, descend-il d'un Gallois ?

On cite un [article](#) de Wikipédia :

*Le château de Tintagel est une fortification médiévale située en Cornouailles, au Royaume-Uni, à proximité du village de Tintagel. Au début du Moyen Âge, il sert de résidence d'été aux rois de Domnonée, et c'est à Richard de Cornouailles que l'on doit la construction actuelle. [...] Le château est depuis longtemps associé aux légendes arthuriennes. Tout commence au XIIe siècle, lorsque Geoffrey de **Monmouth**, dans son récit mythique de l'histoire britannique, l'*Historia regum Britanniae*, en fait le lieu de la conception d'Arthur.*

Selon Monmouth, Arthur descend d'Uther, lui-même fils du romain Constantin III. Ce dernier, surnommé l'usurpateur (encore), régna sur les îles Britanniques, la Gaule et l'Hispanie pendant quatre ans (407-411). Comme au

moins vingt ans s'écoulaient d'une génération à l'autre, Arthur naît à partir des années 450. Peut-on relier sa saga à des événements majeurs à partir des années 470 ? On cite un [article](#) de Wikipédia :

La bataille du mont Badon (Mons Badonicus en latin, Mynydd Baddon en gallois) est une bataille remportée par les Bretons sur les Anglo-Saxons vers l'an 500, lors de la conquête anglo-saxonne de la Bretagne. Le mythe du roi Arthur entourant la bataille, ainsi que les informations peu nombreuses et contradictoires qui nous sont parvenues sur cet affrontement, font qu'aucune explication n'est complètement validée.

On ne connaît pas le lieu de la bataille. Les incertitudes sur les protagonistes demeurent. On note que les troupes « britanniques » infligèrent une sévère défaite aux envahisseurs (Frisons ?). L'historien Nennius évoque la mort de neuf cent soixante adversaires infligée par les guerriers d'Arthur. La légende naît.

Le texte de Nennius précise qu'Arthur menait des « guerriers » et non une armée. Le grand-père d'Arthur s'entourait (comme tous les empereurs avant lui) de soldats d'élite. Son père, Uther, demeurait un prétendant à l'empire et ces soldats (bien rémunérés) restaient fidèles. Cependant, quel souverain britannique de l'époque pouvait-il tolérer la gouvernance d'un descendant d'empereur ? Notre hypothèse se résume ainsi : Arthur et ses guerriers rappellent Achille et ses Myrmidons. Dans les deux cas, on parle de héros tolérés par le pouvoir tant qu'ils demeurent utiles.

En résumé, le pays de Galles se tient à l'écart du cycle arthurien. On compte au moins une exception : Perceval le Gallois, un des chevaliers qui trouvent le Graal.

De la dernière migration



Gradlon et Corentin. Gravure de la légende Keris dans le recueil d'Émile Souvestre, *Le foyer breton* (1844)

L'émigration bretonne en Armorique désigne un processus ayant lieu principalement entre les Ve et VIe siècles de notre ère, par lequel les Bretons de la province romaine de Bretagne (actuels Angleterre et pays de Galles ; l'Écosse, au nord du mur d'Hadrien, était hors de l'Empire romain) émigrent vers l'ouest de l'Armorique qui sera par la suite nommée Bretagne. Mais les détails de cette migration et ses motifs sont mal connus, et donc, l'objet de discussions.

Cette introduction de l'[article](#) de Wikipédia sur le sujet relève de l'euphémisme. On rappelle aussi que *Bretons*, dans le contexte, s'entend au sens Britanniques du terme.

Bernard Merdrignac distingue deux vagues d'émigration de la Grande-Bretagne vers l'Armorique : une première vague militaire, qui atteint son sommet à la fin du IVe siècle ; et une seconde vague, après le baptême de Clovis, qui semble avoir été menée par les hauts dignitaires ecclésiastiques de Grande-

Bretagne à partir du Ve siècle. Cette première vague précoce est remise en cause.

Concernant la première vague, la troisième édition de notre essai *Brittia* démontre son existence en se basant sur le *Cartulaire de l'abbaye de Landévenec*.

Cinq (voire six) des sept saints fondateurs de la Bretagne naquirent au pays de Galles actuel. On dresse la liste des sept (entre parenthèses, la période de naissance) : [Corentin de Quimper](#) (années 300), [Brieuc](#) (vers 409), [Patern de Vannes](#) (première moitié des années 400), [Paul Aurélien](#) (fin des années 400), [Tugdual de Tréguier](#) (fin des années 400), [Samson de Dol](#) (vers 495) et [Maclou](#) (520).

Corentin

Le *Cartulaire* de Landévenec trace le portrait de Corentin, précurseur des six autres. La tradition l'associe à Gradlon. Or, le *Cartulaire* décrit Corentin comme un ermite de haut rang qui « espionne » (surveille) de nouveaux migrants sur le sol armoricain. Enfin, les ecclésiastiques locaux (et non ceux des migrants) ne le tiennent pas en estime. Pourtant, Corentin ne chôme pas :

*AEcclesiarum : ob hoc intentus, cito discutiebat
Orta, sed innumeros stabilita in pace sedabat;*

Nous ouvrons une parenthèse sur le latin. À l'image du français, cette langue évolua au fil des siècles et des régions. Cependant, à l'image de la francophonie actuelle, les locuteurs du latin se comprenaient (plus ou moins) d'une région à l'autre. Nous devons donc nous intéresser à la forme canonique de la langue. Dans ce domaine, chaque entrée lexicale commune se désigne sous le terme de *lemme*. Nous utilisons donc un *lemmatiseur*. Notre choix se porta sur le [Collatinus-web](#) de Biblissima.

Pour la dernière phrase en latin citée, voici le résultat simplifié (présenté en tableau) du lemmatiseur.

Lemme	Option 1	Option 2	Option 3
AEcclesiarum	<i>non lemmatisé</i>		
ob	à cause de		
hoc	celui-ci, celle-ci (antécédent : celui, celle, ceux)	ici	
intentus	tendre, diriger vers	attentif, vigilant	tension
cito	appeler, convoquer	mettre en mouvement, provoquer, produire	prompt, rapide
discutiebat	fendre, fracasser ; dissiper, écarter		
orta	naître, tirer son origine, se lever (soleil)		
sed	mais		
innumeros	innombrable		
stabilita	faire se tenir solidement, maintenir solidement, soutenir		
in	dans, en, sur		
pace	paix	avec la permission de	
sedabat	apaiser (sedatus, a, um : calme, apaisé)		

En clair, si vous réunissez trois locuteurs actuels du latin, ils produiront trois traductions différentes. Cela dit, on résume le quotidien de Corentin : *diriger vers*, *convoquer*, *provoquer*, *dissiper*, *soutenir*, *apaiser* (des « innombrables »). Au moins, nos trois traducteurs fictifs s'entendront sur le fait que le futur saint ne s'ennuie pas.

Sa naissance reste antérieure à la première vague de migrants qui fondèrent la Cornouaille bretonne. Il naît donc Armoricain (et non Breton), en plein territoire [osisme](#). Son ermitage semble au service d'une aristocratie locale de probables Gallo-Romains. Le territoire compte déjà des ecclésiastiques chrétiens (d'après le *Cartulaire*). Nous pensons que son ermitage tente d'*apaiser* des *tensions* entre les

locaux et des troupes fraîchement débarquées de Maximus. Pour l'instant, l'archéologie n'identifie qu'un seul lieu de débarquement de ses troupes (sur les rives du Rhin). Cela dit, comment cet empereur en devenir peut-il contrôler l'empire s'il ne maîtrise pas la Gaule (et la tête de pont que constitue l'Armorique) ? À ce sujet, le *Cartulaire* évoque la présence de Gradlon sur les rives de la Loire dans le cadre de combats.

Brieuc et Patern

Ces deux saints naquirent au pays de Galles dans la première moitié des années 400. On débute avec Brieuc.

Son hagiographie repose sur la Vita Briocii, récit rédigé vers 1050 vraisemblablement à l'abbaye Saint-Serge d'Angers où les reliques du saint ont été transférées sous le règne du roi breton Erispoë.

Il naît vers l'an 409, de parents païens, dans la *Coriticiana regio*, identifiée au Ceredigion actuel (un comté gallois). Comme d'autres enfants de l'aristocratie galloise, il étudie (et réside) au monastère d'Ynys Pyr (île de Pyrus, aujourd'hui Caldey). Dès l'âge de dix ans, il étudie en Gaule, aux monastères de Saint-Cosme et Saint-Damien, fondés et dirigés par Germain d'Auxerre (futur saint Germain).

Germain l'ordonne prêtre en 447. Brieuc décroche donc cette prêtrise à l'âge de 38 ans. Puis (suite au décès de Germain en 448 ?), accompagné de 175 disciples, il évangélise la Bretagne armoricaine. On peut préciser que Germain dirigeait (comme *dux*) plusieurs provinces romaines, dont l'Armorique. Sa gouvernance reprenait des « standards » de l'époque. Elle recourait régulièrement à la peine de mort et suspendait des têtes décapitées à des branches de poiriers.

Le *Cartulaire* contredit sur un point la mission de Brieuc car il évoque la présence d'ecclésiastiques en sol armoricain plusieurs décennies avant l'évangélisation. On peut penser que Brieuc « ré-évangélise » l'Armorique dont la christianisation relève notamment de moines-ermite peu portés sur le catholicisme.

Il fonda au moins deux monastères : un à Landebaëron et l'autre sur le site actuel de la ville de Saint-Brieuc. Après un retour en terre auxerroise puis une seconde évangélisation en sol armoricain, il décède en terre briochine vers 502.

On enchaîne avec Patern.

L'histoire de ce saint fondateur de Bretagne est peu connue. La Vita Paterni, hagiographie tardive composée au XI^e siècle probablement par un clerc de Vannes ou en Grande-Bretagne, comble certains points d'ombres mais l'historicité des épisodes de la vie de ce saint reste souvent douteuse car ces épisodes se retrouvent dans l'hagiographie telle qu'ils apparaissent dans les coutumes ou dans le folklore.

Ses parents vivent au pays de Galles. Lorsque le couple se sépare, il demeure avec sa mère. Le père prend la direction de l'Irlande et embrasse la vie monastique. Plus tard, Patern s'inspire de l'exemple paternel : il embarque pour l'Armorique et prend l'habit au monastère de Rhuys, fondé par l'écossais Gildas (futur saint Gildas). Selon la tradition, il effectue un pèlerinage à Jérusalem.

À son retour, il fonde (au conditionnel) l'évêché de Vannes avec le soutien de Broërec, fondateur du pays (actuel Morbihan) du même nom. Ensuite, face à la vindicte populaire, il doit fuir son propre évêché et meurt dans l'oubli vers 510. On ignore les causes de cette fuite. Par la suite, des épisodes de sécheresse et de famine (induite) inciteront la population à ramener son corps à Vannes.

Pour résumer, Briec bâtit des lieux de culte et obtient l'adhésion de la population. Patern, lui, s'inscrit dans un cadre politico-religieux et s'expose au ressentiment. D'une façon générale, à l'époque, la promotion du catholicisme reste une activité à risque.

Les quatre derniers

Les quatre derniers saints naquirent à la fin des années 400 ou au début des années 500 : ils appartiennent donc à une génération ultérieure.

*La Vie de saint **Paul** Aurélien, en latin Vita sancti Pauli Aureliani, est un texte hagiographique médiéval breton, une Vita finalisée en 884 par son auteur le prêtre et moine Urmonoc de l'abbaye de Landévennec.*

Paul naît vers 480 à Pen Ohen (« tête de bœuf »), aujourd'hui Boverton, dans le comté de Glamorgan (pays de Galles). Issu d'une aristocratie britto-romaine, il compte neuf frères et trois sœurs. Comme Brieuc, il étudie au monastère d'Ynys Pyr ou enseigne Ildut, lui-même ancien élève de Germain d'Auxerre. Ce professeur appartient à la même génération que Brieuc et étudia aussi en terre auxerroise. De ce fait, on peut penser que le jeune Paul s'intéressa très tôt à l'Armorique.

En compagnie de douze prêtres, il débarque en sol armoricain. *Portus Boum* (le port des bœufs) demeure un des lieux possibles de débarquement. On parle de l'actuel Porz-an-Ejen (Port du bœuf) sur l'île d'Ouessant. De nos jours, le bourg principal de l'île se nomme Lampaul (de *lann* Paul ?).

La petite troupe de prêtres parcourt à pied le Léon et rejoint l'île de Batz, au large de Roscoff (Finistère). Puis, un inconnu les conduit chez Withur, le dirigeant du pays et cousin de Paul. Comme Withur veut un évêché sur ses terres, il encourage Paul (peu motivé) à devenir son premier évêque et écrit à Childebert Ier. Vers 553, Paul se retire dans son monastère de Batz et décède une quarantaine d'années plus tard.

Ce parcours nous apprend plusieurs choses. Le pays de Galles ne compte pas seulement des ressortissants et des saints en sol armoricain mais aussi des dirigeants. Ensuite, Withur reste un sujet d'un des fils de Clovis, Childebert Ier. Enfin, des dirigeants armoricains se méfient de la population et préfèrent résider sur des îles. Nous pensons que la première vague d'émigration, militaire, restait encore fraîche dans les mémoires.

*Selon une vita tardive forgée par le scriptorium trécorrois au XI^e siècle afin de légitimer les origines du monastère de Tréguier, **Tugdual** serait né au Pays de Galles (ou peut-être en Domnonée britannique) au début du VI^e siècle. On ignore le nom de son père mais sa mère serait sainte Pompée, présentée comme une sœur de Riwal, le chef de la grande émigration bretonne vers 515. Il aurait étudié à Lan-Illtud-Fawr sous la direction de saint Ildut.*

On s'intéresse maintenant à Tugdual. Il croise la route d'Ildut, le professeur de Paul. La tradition considère donc un certain Riwal comme le « chef » de la grande émigration bretonne (vers 515). Pourquoi ?

La [*Chronicon brittanicum*](#) (couchée sur papier au XVe siècle) indique pour l'année 511 ou 513 selon les versions, que sous le règne des fils du roi Clovis arrivent en Armorique des Bretons venant de la Bretagne d'outre-mer (*transmarini Britones in minorem Britanniam*). Leur chef ou dux est un nommé Riwal (latin *Riwalus*).

La [*Chronique de Saint-Brieuc*](#) reste plus précise. Plusieurs fils d'un certain Deroch, dont Riwal, dirigent des pays en Armorique mais à l'image de Withur, ils résident (prudemment) sur des îles. Ils se partagent au moins l'antique Domnonée armoricaine, extension de la [*Domnonée*](#) britannique de Deroch.

Riwal vient du [*royaume de Gwent*](#) (situé sur le territoire gallois actuel). Cependant, on oublie un peu vite que les Silures (des Ibères) contrôlèrent le Gwent pendant (et après) l'occupation romaine.

Deroch dirige la Domnonée britannique qui compte dans sa liste ancestrale de « princes », le cauchemar des Romains, Eudaf Hen. La formation de cette Domnonée donne du fil à retordre aux historiens concernés. Une des pistes mène à Caradocus, le *dux* de Cornouaille (britannique) qui conseilla Eudaf.

Dans un autre registre, nous pensons que deux populations antiques citées par Ptolémée, les *Dumnonii* (de Cornouaille) et les *Damnonii* (de Cumbria, en territoire écossais actuel) descendent de Fir-Domnans originaires d'Irlande (cf. notre essai *Scythia*).

Après son débarquement en Armorique, Riwal négocie un accord avec le pouvoir franc et en particulier, avec le souverain de Paris, Childebert Ier. On apprend même que ce Riwal chasse des Goths et des Frisons du sol armoricain, installés depuis l'an 509. En fait, il les extermine et répartit les domaines vacants à ces compagnons (de lutte). Il décède vers 520.

Contrairement à la thèse classique d'Arthur de La Borderie de Bretons insulaires fuyant devant l'avancée des Anglo-Saxons, Léon Fleuriot estime que l'arrivée de cette nouvelle vague d'émigration bretonne à partir de 500 paraît être une des

conséquences d'un traité conclu vers 497 entre Clovis et les populations gallo-romaines d'Armorique.

Compte tenu de la victoire écrasante de Britanniques (contre des envahisseurs) au mont Badon vers l'an 500, la thèse de Fleuriot devient plus réaliste que celle de La Borderie. De plus, si [trois mille Francs](#) de Clovis suffirent pour conquérir la moitié de la Gaule, combien de Britanniques de Riwal débarquèrent en sol armoricain ?

Ce traité entre la Domnonée britannique et le pouvoir franc de Paris lèse forcément une aristocratie déjà en place. Nous pensons, à l'image du pays de Galles de l'époque, qu'elle descendait de dignitaires gallo-romains (c'est-à-dire de propriétaires terriens). De ce fait, nous comprenons mieux les lieux d'installation (sur des îles armoricaines) des nouveaux dirigeants. Enfin, les deux aristocraties semblent avoir scellé un pacte tacite : l'une garde ses terres et l'autre se contente de terres reprises aux Goths et aux Frisons.

Pour revenir à Tugdual, on ne détaillera pas sa vie car les hagiographies restent divergentes. On précisera néanmoins qu'on partage les doutes sur ses origines galloises. À ce sujet, la fratrie supposée entre Pompée, sa mère (et future sainte), et Riwal alimente ces doutes.

*Il existe deux Vies très anciennes de saint **Samson**. La Vita prima sancti Samsonis, quelle que soit la date exacte qu'on lui assigne (les estimations sont allées du viie siècle au début du IXe siècle ; VIIIe siècle selon P. Flobert), est en tout cas le monument le plus ancien de l'hagiographie bretonne, et le plus ancien document conservé sur l'émigration bretonne en Armorique.*

Concernant Samson, on ne s'étonnera plus de son ascendance aristocratique galloise. Il étudie au monastère de Llaniltud Fawr, aujourd'hui Llantwit Major (près de Cardiff). Ensuite, il prend la direction du désormais fameux monastère d'Ynys Pyr et suit donc l'enseignement de l'indéboulonnable Ildut.

Après une expatriation monastique en Irlande, il prend la direction de l'Armorique. Son passage à Guernesey reste encore dans les mémoires sous la forme d'une paroisse dite de Saint-Samson. Ensuite, il fonde un premier monastère dans la région de la future ville de Dol-de-Bretagne.

Il sert de médiateur entre Childebert Ier et Judual, le souverain de la Domnonée armoricaine lorsqu'un certain Conomor usurpe le pouvoir à Judual.

*Le « dossier hagiographique » de saint **Malo** est constitué de cinq Vies médiévales, d'un récit de translation de reliques, et d'autre part d'un récit de miracle localisé dans l'île de Man.*

On termine avec Malo-Maclou. Il naquit (au conditionnel) dans le fameux Gwent (de Riwal). Concernant ses études, les *Vies médiévales* restent discrètes. Il accoste sur l'île de Cézembre, en baie de Saint-Malo. Lors de sa gestion de l'évêché de la ville, des conflits fonciers l'obligent à se réfugier en Saintonge (Charente-Maritime actuelle). Avant sa fuite, furieux, il excommunie ses fidèles de Saint-Malo. Rappelé en pays malouin (par des autorités locales ?), il lève cette excommunication puis retournera en terre saintongeaise.

Conclusion

Doit-on continuer d'argumenter sur la fraternité entre Gallois et Bretons (sans parler d'un héritage culturel commun) ?

Nous concluons sur une anecdote personnelle.

À la fin des années 70, la ferme familiale des grands-parents restait connue pour sa production et sa vente de beurre de baratte. Un jour, un touriste gallois et sa famille se présentent à la ferme et tentent d'expliquer qu'ils souhaitent acheter du beurre. Le mari gallois s'adresse alors à sa femme en *welsh* (le nom moderne de la langue galloise traditionnelle).

Le grand-père lui répondit en trégorrois, la variante bretonne du Trégor (un des neuf « pays » de la Bretagne). Pendant vingt minutes, le gallois et le grand-père s'exprimèrent dans deux langues traditionnelles dites distinctes mais se comprirent parfaitement.

Enfin, comme deux images peuvent valoir mille mots, on présente les drapeaux respectifs du pays de Galles et du Trégor.

